

Ségo versus Sarko **Un duel (hélas) écrit d'avance...**

Ségolène, l'incarnation inéluctable du vote « utile »

Une fois le procès intenté aux sondeurs et aux politologues qui n'avaient pas vu venir le séisme du 21 avril 2002, l'enjeu, à la veille de cette nouvelle élection présidentielle, s'avère de taille. Imaginez vous revivre au soir du 22 avril 2007 un tel événement. Au-delà de la crise profonde des instituts, vous assistez à une remise en cause voire à une explosion du système médiatique et politique. C'est ce que j'appellerai « le syndrome du 21 avril bis ».

De celui-ci naîtra le vote « utile » dont l'objectif majeur visera à revenir à une bipolarisation rassurante de la vie politique française, la forte mobilisation de l'électorat devant rendre inexistants les petits candidats, écarter les extrêmes et par conséquent favoriser au second tour la dualité UMP/PS. Même Jean-Marie Colombani en appellera, dans son édito du *Monde* du 19 avril 2007, à voter Ségolène Royal « *afin d'avoir un duel démocratique* ». Un retour à la normalité est souhaitable. Somme toute, suivre les sentiers battus offre une certaine sécurité.

Les chevaux connus, seuls les jockeys font encore l'objet d'interrogation. A droite, la candidature de Nicolas Sarkozy ne constitue plus vraiment une surprise eu égard à sa déclaration lors de l'émission « *100 minutes pour convaincre* » sur France 2 le 20 novembre 2003. En revanche, à gauche, en vue des primaires socialistes de novembre 2006, pléthore de candidats potentiels sont inscrits sur la *shortlist* : Lionel Jospin, François Hollande, Laurent Fabius, Dominique Strauss Kahn, Jack Lang, Bernard Kouchner, Ségolène Royal.

Poussée par les sondages, la présidente de région sera la première bénéficiaire du vote « utile » constituant ainsi aux yeux de l'opinion le seul espoir de pouvoir l'emporter face à Nicolas Sarkozy. Obnubilés par un nouvel échec synonyme d'implosion au sein de leur parti, les militants et sympathisants de gauche adapteront alors leur jugement non pas en fonction des programmes des candidats mais des seuls sondages partant du principe qu'il convient de soutenir celui ou celle qui est la mieux placé (e). Dans ce contexte, le vote « Ségolène » devient *a priori* inéluctable même si la réalité est quelque peu travestie.

Car lors de l'ascension « sondagière » de Ségolène Royal, les seuls sondés seront les sympathisants PS, « *c'est-à-dire des gens qui au sein de l'ensemble de la population française avouent avoir de la sympathie à l'égard du Parti socialiste* » déclare Laurent Cayrol. Les militants, c'est-à-dire les seuls votants pour les primaires, ne seront donc pas consultés. Pour quelles raisons ? « *Parce que le Parti socialiste refuse de transmettre aux instituts de sondages le fichier de leurs adhérents* » explique-t-il. Effectués sur un corps social qui ne sera pas celui du vote lors des primaires, « *la publication de sondages montrant que l'électorat socialiste préfère nettement Royal à Strauss Kahn ou à Fabius influenceront évidemment le choix des militants. Par conséquent, oui, les sondages ont joué un rôle déterminant dans le choix interne de la candidate socialiste* » avance sans langue de bois, Roland Cayrol. Faudra-t-il pour autant interdire à terme ces sondages qui brouillent l'intention de l'opinion ou revoir simplement leurs méthodologies ? Je lance le débat. Et je me prononce en disant un grand « OUI » !

Quoi qu'il en soit, aux yeux des médias et désormais de l'opinion, Ségolène Royal incarne le vote « utile » et par conséquent la seule capable dit-on « d'assurer la présence du Parti socialiste au second tour de l'élection présidentielle ». Je comprendrai, à l'époque, le coup de foudre médiatique pour la candidate socialiste, beaucoup moins ce genre de raisonnement. Car si Fabius avait été désigné par les militants, je ne crois pas qu'il aurait été renié, au moment de l'élection présidentielle, par sa propre famille politique. Je ne crois pas non plus que si Strauss Kahn avait été le vainqueur de la primaire, les socialistes se seraient désolidarisés au premier tour, puis démobilisés le 06 mai 2007.

Seulement, à cette époque, l'intérêt des médias réside dans le choix de Ségolène Royal qui constitue le casting idoine pour endosser l'habit de l'adversaire de Nicolas Sarkozy. Une femme contre un homme. Imaginez. Le duel est inédit donc follement intéressant. Une aubaine pour la presse qui voit s'écrire le feuilleton présidentiel qu'elle attendait. Enfin, « quelque chose à se mettre sous la dent » comme j'entendrai dans les rédactions. Entrez, entrez...levez les rideaux, la pièce peut commencer ! La messe va bientôt être dite !

El classico

Connaissez-vous la recette d'une course de chevaux réussie ? Montrer des jockeys au coude à coude jusqu'au franchissement de la ligne d'arrivée afin d'assurer le spectacle. Vous remplacez les jockeys par des candidats et vous obtenez la réussite d'une élection présidentielle. Ce que les américains appellent le principe du « *horse-race politics* ».

Depuis 1965, le script de l'épisode présidentiel est peu ou prou toujours le même. La première phase voit l'émergence de deux prétendants constituant *a priori* le duel inévitable de l'élection à venir. L'affiche à laquelle s'attendent les Français et celle pour laquelle se passionne l'opinion. A titre d'exemple, c'est le match De Gaulle/Mitterrand de 1965, Giscard/Mitterrand de 1974, Chirac/Balladur de 1995 ou Chirac/Jospin de 2002.

Puis, pour maintenir l'intérêt de la campagne, la deuxième phase voit l'apparition de ce qu'on appelle « le troisième homme ». Celui d'où peut venir la surprise et qui relance l'élection. C'est Lecanuet en 1965, Barre en 1988, Chirac en 1995, Chevènement en 2002 et bien évidemment Bayrou en 2007. Des candidats qui, dans les sondages, finissent au mieux par stagner, au pis par chuter au moment de la cristallisation de la campagne.

Pour ce 6^{ème} numéro de cette saga présidentielle, les médias disposent de l'affiche idéale. Ségo *versus* Sarko répond en effet au *brief* de l'opinion : « 21 % des Français aimeraient (en effet) plutôt voir une femme à l'Elysée, contre 16 % qui affichent leur préférence pour un homme » ; quand « 54% souhaitent voir un candidat de la tranche d'âge 50-59 ans » (selon un sondage *Le Figaro* -TNS Sofres, publié le 30 janvier 2006).

La France tient enfin son *classico*. Ségo *versus* Sarko devient à la politique ce que OM/PSG ou Real Madrid/Barcelone est au football. Le match à ne pas manquer, celui qui assure et garantit le spectacle. Du pain béni pour les médias en panne de dualité électorale depuis 2002. La presse est comme la nature, elle a horreur du vide. Pré testé, dans un premier temps, ce duel constituera un tel engouement qu'il deviendra très vite le sujet médiatique numéro un. « *Sentant ce succès et cet intérêt auprès de l'électorat, les médias exploiteront ce duel en le réalimentant quotidiennement. Et plus ça marche, plus on l'alimente* » précise Roland Cayrol. Comment pouvait-il en être autrement ? Ce duel est une première. Cultivant les antagonismes, deux styles s'affrontent. Il sera anthologique. La gauche contre la droite, une femme contre un homme, « *l'homme d'autorité contre la femme de protection, sans pour autant que l'un et l'autre ne laissent l'usage exclusif de ces territoires au rival* » selon Pierre Giacometti (*Le Figaro* du 13 avril 2006). Le choc de deux personnalités iconoclastes et de deux conceptions différentes du pouvoir. Comment les médias auraient-ils pu se priver d'une telle rencontre ? De ce fait, ils l'encourageront.

Des profils si divergents qu'ils finissent pourtant par se ressembler. Tous deux sont en effet de la même génération, celle des « quinquas » marquant à la fois la fin d'un cycle « de seniors » et le début d'une nouvelle génération d'hommes politiques. « *L'élection de 2007 sera exceptionnelle par la jeunesse de ses candidats* » (*Les Echos* du 8 Août 2006). Se présentant pour la première fois, Ségolène Royal comme Nicolas Sarkozy ont fait de la rupture leur positionnement. Chacun, dans son camp, ayant su faire de la différence leur marque de fabrique. L'une se dressant contre « les éléphants » et l'*establishment* de son parti, l'autre en évoluant constamment à contre courant parfois même contre Jacques Chirac. En somme, la candidature hors appareil contre celle de l'anti-système. Le candidat UMP, lui-même,

reconnâtra, lors de son retour des Antilles le 09 mars 2006, ce point qu'il partage avec la candidate PS : « *C'est vrai qu'on se ressemble, notamment sur la rupture, sauf qu'elle, cela fait quatre mois et moi, quatre ans* ». Et comme l'opinion, toujours relayée par les médias, reste à l'affût des petites phrases de préférence assassines, le style plaît.

Et la comparaison ne s'arrête pas là. Les deux « quinquas » partagent le même don pour la communication. N'hésitant pas à mettre en scène leur vie privée, l'un comme l'autre disposent d'une vraie capacité à tirer profit d'un événement, à réagir et à faire l'actu. Ils sont tout simplement média géniques. Et les médias en raffolent.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, les deux sont attachés aux mêmes valeurs, qu'ils doivent tirer des mêmes « quali » et des mêmes études d'opinion. Seuls les mots changent : la sécurité pour l'un, l'ordre (juste, tant qu'à faire) pour l'autre, le travail pour Ségolène Royal, le mérite pour Nicolas Sarkozy. Enfin, ces deux prétendants cultivent le même goût pour l'international. Non pas sur le fond, mais bien sur la forme afin de façonner à terme leur image de présidentiable.

Inéluctable duel

Janvier 2006. J'assiste, avec intérêt, à l'éclosion médiatique de la rose « Royal ». Toutefois, j'émetts, à l'époque, quelques réserves quant à son ascension élyséenne que l'on dit inéluctable. L'expérience des éditions précédentes montrent en effet que tout se joue lors des derniers jours de l'élection, d'autant plus que le jeu politique est alors complexe, et ce à droite comme à gauche.

De par ses déclarations, le Président sortant, Jacques Chirac, cultive l'ambiguïté avec adresse. Certes, sa nouvelle candidature semble peu probable, mais une « simple » crise internationale lui suffirait à enfile l'habit du troisième mandat. Je n'exclus pas non plus l'éventualité d'un *come back* de Lionel Jospin, toujours en quête de *leadership* et dont le retour pourrait définitivement mettre un terme aux guerres fratricides au sein du Parti socialiste. Par conséquent, je continue de penser (à l'époque), en tant que citoyen électeur et observateur passionné, qu'à ce stade tout ouvert et que rien n'est joué.

Pourtant les médias ont fait leur choix. Exit le « vieux lion », exit les éléphants, le duel de la série présidentielle est « casté ». Ce sera Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal. Dès le 19 Avril 2006, *Le Parisien* écrira même « *Ségo versus Sarko. A un an de la présidentielle, tous les météorologues de la politique sont formels : ce sera elle contre lui* ». Relayés dans les sondages, omniprésents dans la presse, le président de l'UMP et la présidente de région monopolisent l'espace médiatique à tel point qu'il devient impossible pour les autres prétendants de faire entendre leur voix. Les proportions sont telles que ça dépasse le stade de la politique. « *Peopolisés* », les deux prétendants sont maintenant starisés.

Pas un jour ne passe sans qu'un papier, dans la presse, ne leur soit consacré. Selon une étude (*La Croix*, Etude TNS-Sofres paru en février 2007), 58% des Français (pour Nicolas Sarkozy) et 50% (pour Ségolène Royal) pensent que, sur l'année 2006, les médias leur ont accordé trop d'importance. Désormais, leur enfance, leur vie privée, leur réseau ou leur parcours respectif sont connus et familiers des Français. Pas un jour non plus sans qu'un sondage ne soit publié. Je m'interrogerai sur les raisons de cette consommation boulimique de la part de la presse. « *Certes, les sondages constituent un instrument de mesure intéressant pour l'opinion et le lectorat, mais ils sont très souvent utilisés comme un moyen de recours facile pour faire l'actu* » explique Roland Cayrol.

Chaque publication devient un événement en soi. Et qu'importe si les résultats varient et se contredisent selon les instituts. Pourvu juste que l'ordre des chevaux soient bien le bon. L'essentiel, à cette époque, c'est que « *58% des Français veulent voir Ségolène Royal candidate à la présidentielle 2007* » (selon le baromètre TNS-Sofres pour *Le Figaro*

Magazine et France 5, paru le 18 février 2006) et qu'elle l'emporte face à Nicolas Sarkozy 52% / 48% (selon un sondage Ifop du 11 avril 2006).

Dans ce contexte, le débat d'idées se retrouve balayé. Mieux, le débat sera sociologique. Le sujet n'étant pas jugé suffisamment porteur par les médias, les primaires socialistes seront reléguées en seconde zone. « *A ce stade, le débat n'était pas de savoir quel était le meilleur candidat socialiste. Mais bien de savoir si Ségolène Royal pouvait battre Nicolas Sarkozy au second tour. Comme certains sondages l'attestaient, Ségolène Royal est devenue la candidate légitime du PS* » note Philippe Lentschener, conseiller en communication de Laurent Fabius lors des primaires socialistes. Pour les médias, elles constitueraient presque pour une formalité.

Régulièrement, les deux prétendants seront « *benchmarkés* » comme pour mieux « ostracisés » les autres challengers. A la manière de Kelkoo, on compare les produits et leurs valeurs ajoutées. Illustration faite *L'Express* qui consacrera, le 16 mars 2006, un dossier s'intitulant « *Qui est le meilleur ?* ». La revue consumériste *Que choisir ?* aurait pu même intégrer une rubrique sur ce thème dans son édito ! On y apprend notamment que Ségolène Royal est jugée plus sympathique, plus moderne et plus honnête que son rival. Quid des autres candidats potentiels ?

Alors que la candidature de la socialiste est à ce stade, encore hypothétique, le duel est lancé. Tout au long de l'année 2006, les études se succéderont accréditant dans l'opinion l'hypothèse du duel Sarkozy/Royal, d'autant qu'il sera alimenté par les candidats eux-mêmes renforçant cette idée. Le 12 janvier 2006, lors de ses vœux à la presse, Nicolas Sarkozy, se dit « *très heureux de pouvoir débattre avec elle* », et avoue, à propos de sa rivale présumée, avoir « *du respect, depuis bien longtemps* ». Puis le duel se cristallise. A une interview au *Progrès*, le ministre candidat pense que « *Ségolène Royal serait une adversaire respectable* » (24 février 2006).

Même Ségolène Royal, qui se donne comme ligne de conduite le respect vis-à-vis des candidats, viendra à défier le ministre candidat en lui donnant « *rendez-vous* » et en l'appelant « *à rendre des comptes* » (04 Septembre 2006 / Emission « Franc-parler » sur I-Télé). La sémantique prend alors, on le comprendra aisément, toute sa dimension.

Les instituts, les news et les grands quotidiens n'envisagent plus que le scénario Ségolène *versus* Sarko. Sarkozy/Jospin, Sarkozy/Hollande, Sarkozy/Lang ou même Sarkozy/Fabius ont-ils les moyens de concurrencer ? En somme, de tels scénarios peuvent-ils autant passionner la presse et l'opinion. Fort peu probable. Alors Ségolène Royal sera le casting idéal. Dès lors, « *les médias ne joueront pas contre elle et les sondages alimenteront « un produit gagnant »* selon Pierre Giacometti (*Le Figaro* du 13 avril 2006), de ce fait, elle incarnera la candidate socialiste légitime. Alors que faire quand les médias ne témoignent pas du moindre doute quant à la finalité de l'investiture socialiste ? A l'instar du *Parisien* qui titre le 21 août 2006 « *Cette fois, elle s'envole* » avec un sondage montrant que « *54% des Français déclarent préférer voir Ségolène Royal désignée par le PS pour l'élection présidentielle* » (selon un sondage CSA pour i-Télé et *Le Parisien/Aujourd'hui en France* du 21 août 2006).

Car ceux qu'on appelle alors péjorativement les « éléphants » sont tout simplement absents de la partie. De ce fait, ils ne seront pas invités. Ne bénéficiant pas du même engouement, ils ne disposent pas du même traitement médiatique. A ce propos, DSK et Fabius ne feront l'objet d'aucune spéculation élyséenne. « *De toute façon, c'était ingagnable !* » martèle Philippe Lentschener. « *Les journaux voulaient Ségolène Royal. ni Laurent Fabius, ni Dominique Strauss Kahn et encore moins Lionel Jospin* », rajoute-il.

Illustration sur le terrain le 16 septembre 2006. A deux mois du choix du candidat se tient, à Lens, le premier grand oral pour les socialistes. A la tribune se succéderont Royal, Strauss Kahn, Jospin, Aubry, Lang et Fabius. En somme, tous les ténors du parti et autant de présidentiables.

Ce soir-là, je serai attentif à toutes les interventions dans leur détail. Mais celle de Laurent Fabius, par un certain nombre de caractéristiques, retiendra mon attention. Ce sera d'abord le discours le plus long (2166 mots contre M. Aubry 2041 mots) et le plus personnalisé (le pronom « je » sera utilisé 38 fois alors que J. Lang l'utilisera 26 fois). De par ses critiques à l'encontre de Nicolas Sarkozy (cité 5 fois), il sera également le plus combatif. Positionné clairement à gauche (cité 7 fois contre 6 pour L. Jospin), il s'adressera aux militants (cité 4 fois) et aux camarades (cité 7 fois) ne laissant d'ailleurs aucun doute sur l'éventualité de sa candidature à l'investiture socialiste. Il emploiera en effet 9 fois le mot « candidat ».

D'après Philippe Lentschener, « *Laurent Fabius, fera, ce jour là, le meilleur discours de sa carrière politique, le plus beau qu'un homme de gauche ait fait ces vingt dernières années. La salle a priori hostile est carrément debout et applaudit. Ce soir-là, je me dis que quelque chose est en train de basculer* ». A cet instant, la tendance peut-elle alors s'inverser ? Avec un tel discours, je pense que tout est relancé et que rien n'est joué. En effet, le lendemain, *Le Parisien* donne à Fabius 19/20. Ségolène Royal Ne recueillera « que »... 18/20 !

Pourtant, les sondages publiés le 20 et 21 septembre 2006 ne montrent aucune évolution. « *Normal* » selon le président de Publicis : « *Ils seront faits la veille de Lens. Aucun sondage ne sera fait les jours qui suivront. Aucune étude ne viendra sanctionner ce bouleversement qui s'est opéré ce jour là dans la tête des militants socialistes* ». Laurent Fabius ne pourra donc capitaliser sur son intervention. En revanche, Ségolène Royal continuera de surfer sur la vague qui la porte désormais sûrement vers l'élection présidentielle.

Autre exemple. Déclaration de candidature en vue des primaires socialistes : 29 septembre 2006. Depuis sa mairie de Sarcelles, Strauss-Kahn annonce sa candidature. Le même jour, Ségolène Royal profitera d'un meeting à Vitrolles pour faire enfin, après un long *teasing*, son *outing* présidentiel. Quant à Fabius, c'est du Gers, le dimanche 1^{er} octobre 2006 c'est-à-dire le surlendemain, qu'il fera sa déclaration.

Seulement voilà. Les sondages sur l'impact des candidatures seront réalisés le samedi 30 septembre 2006. Par conséquent, seules deux des trois candidatures seront testées. Les dés ne seraient-ils pas à ce moment là tout simplement pipés ? Le duel était-il écrit d'avance ? Je laisse ces interrogations à votre propre appréciation. Une chose est certaine. La candidature de Ségolène Royal sera justifiée par cette relation irrationnelle qu'elle entretiendra avec l'opinion. A la veille de l'investiture socialiste, cette tendance fera d'elle « la candidate des médias » contre ceux de l'appareil et du système.